Zeitschrift: Unsere Kunstdenkmäler : Mitteilungsblatt für die Mitglieder der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte = Nos monuments d'art et d'histoire : bulletin destiné aux membres de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse = I nostri monumenti storici : bollettino per i membri della Società di Storia dell'Arte in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 32 (1981)

Heft: 2

Artikel: L'ancienne campagne Lausannoise : à propos du volume IV des monuments d'art et d'histoire du Canton de Vaud

Autor: Grandjean, Marcel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-393402

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

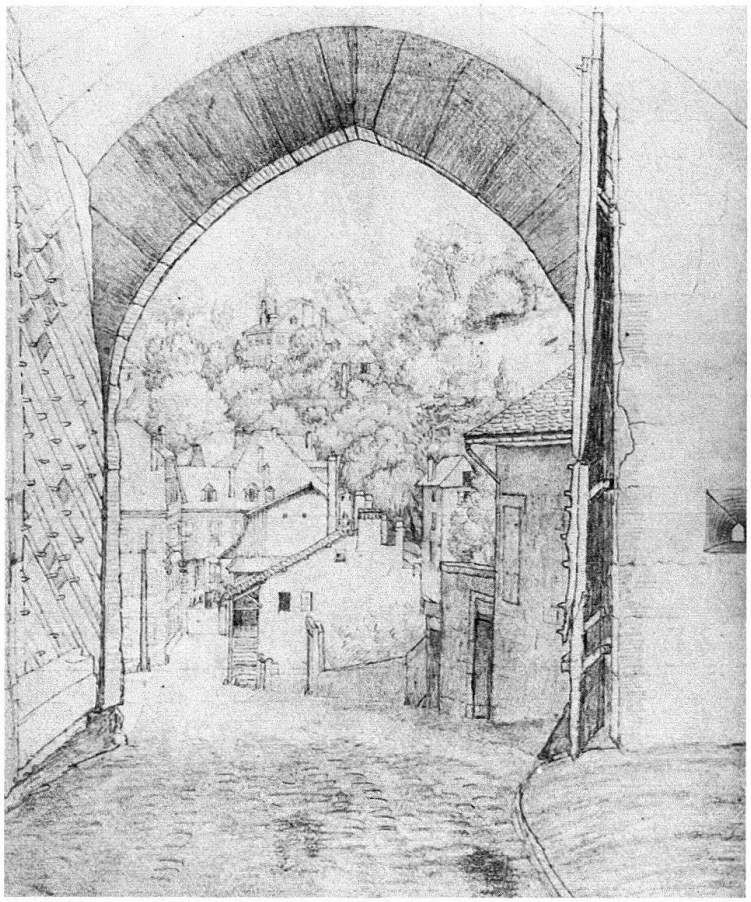
L'ANCIENNE CAMPAGNE LAUSANNOISE

A PROPOS DU VOLUME IV DES MONUMENTS D'ART ET D'HISTOIRE DU CANTON DE VAUD

par Marcel Grandjean

Malgré la survivance de nombreux espaces verts, le visiteur du Lausanne moderne oublie que la commune de Lausanne, à l'exception de la modeste vieille ville, formait encore dans la seconde moitié du XIXe siècle une véritable campagne cultivée et verdoyante, célébrée avec enthousiasme et lyrisme par la plupart des voyageurs. Cette campagne, seuls ceux qui prennent la peine de monter vers le Chalet-à-Gobet ou Vernand en retrouvent de larges pans, mais il s'agit là d'une campagne agricole ou herbagère, soumise aux rigueurs d'un climat plus rude et baignant dans les forêts. Elle n'a pas le caractère à la fois luxuriant et élaboré de celle qui s'étendait au sud du territoire lausannois [1].

Dans ce climat moins austère du Lausanne lémanique s'est épanouie toute une civilisation des «campagnes», au sens aristocratique du terme – avec maisons de maîtres et dépendances rurales – durant le XVIIIe et une bonne partie du XIXe siècle, qui n'a



Pendant longtemps, Lausanne vécut en osmose avec ses faubourgs et sa campagne

Le quartier de la Barre et la maison du Jardin à travers la porte Saint-Maire de la Cité, d'après un dessin de 1837 (Collection J.-D. Candaux)

pas eu son pareil, croyons-nous, dans aucune ville de la Suisse occidentale. Ce n'est pas qu'il n'y ait rien eu auparavant, mais il s'agissait d'autres phénomènes de civilisation urbaine et agraire.

DU MOYEN ÂGE AU XVIIe SIÈCLE

Du côté de Vidy s'était étalé le «vicus» romain de *Lousonna,* dont l'agréable promenade archéologique donne encore une idée, et qui fut remplacé, sans doute au moyen âge, par un hameau, vers l'ancienne église, disparue, de Vidy; d'autres hameaux médiévaux s'égrenaient plus à l'est, Cour, Rive, Croix d'Ouchy, avec une église aussi, et beaucoup plus haut, Chailly.

Sans s'entourer vraiment d'une ceinture fortifiée, le sol lausannois possédait à cette époque quelques points forts au sud et à l'est: tour à Cour sans doute, tour puis château épiscopal à Ouchy, tour à Chailly. Cette dernière pourrait avoir constitué le premier maillon de la chaîne de forts qui défendaient, de Lausanne aux portes de Vevey, les hauteurs du territoire épiscopal de Lavaux et qui comprenaient les tours ou maisons fortes de Bertolo, de Chenaux, de Marsens, de Gourze, les châteaux de Montagny, de Chexbres et de Puidoux.

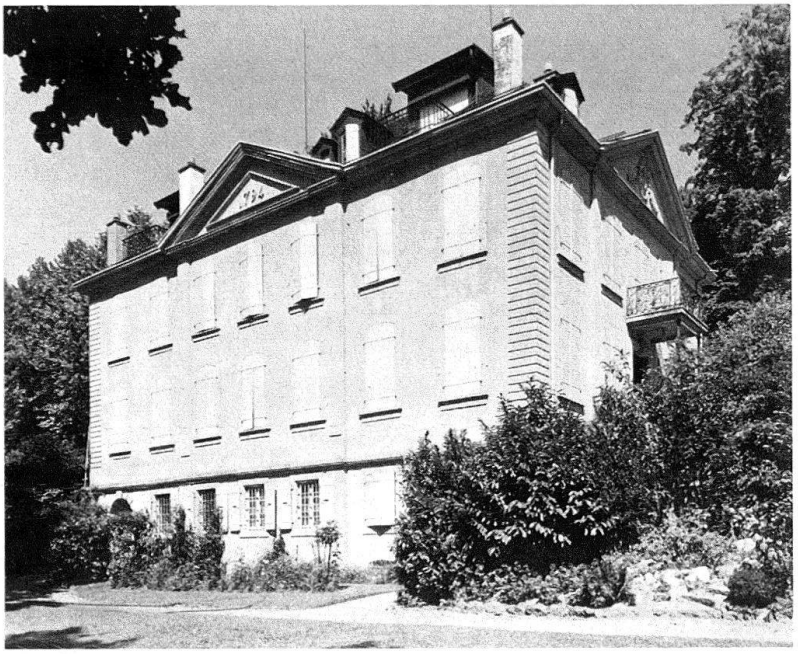
Dans le territoire lausannois prennent place aussi quelques «granges» nobles, dont on ne sait si elles étaient vraiment fortifiées, à Collonges, Béthusy, Rovéréaz, Vernand notamment, pour ne pas parler des misérables «cabanes» qui s'y voyaient encore au début du XIXe siècle.

Cet espace très largement agreste avait permis non seulement la dispersion des hôpitaux de contagieux – maladières pour les lépreux à Epeisses, puis Vidy, hôpital pour les pestiférés à Saint-Roch – et l'établissement d'hôpitaux de routes pour les pèlerins et les voyageurs à la Vuachère et à Sainte-Catherine du Jorat, mais aussi l'implantation de quelques couvents plus ou moins isolés, les plus proches pour les moniales, Cisterciennes à Bellevaux et Dominicaines à Chissiez, les plus lointains pour les religieux, Cisterciens à Montheron et Carmes à Sainte-Catherine du Jorat.

La situation ne changea pas fondamentalement aux deux siècles suivants. La désaffectation des édifices religieux et hospitaliers les condamna tout simplement à d'autres usages, le plus souvent ruraux. Vidy ne fut plus qu'un domaine agricole, Montheron devint un hameau, Rive s'agrandit aux dépens de la Croix d'Ouchy et lui emprunta son nom. D'autres agglomérations apparurent tardivement à la Sallaz, dans les Râpes et à Vernand. Le précieux plan Buttet montre bien en 1638 les alentours immédiats de Lausanne encore vides de constructions, à part les moulins qui s'égrènent le long des ruisseaux, les «tirages» de Montbenon et les anciens bâtiments de Saint-Roch [2].

LES XVIIIe ET XIXe SIÈCLES

Les grands établissements ruraux, les «granges», n'augmentèrent que lentement jusque dans la première moitié du XVIIIe siècle. La première mention d'une «maison de plaisance» (aux Uttins, futur Beaulieu) date de 1715 et le premier grand bâtiment des



Au XVIIIe siècle apparaissent d'importantes maisons de campagne, dues aux architectes lausannois pour une bonne part : elles sont dispersées ...

Valency (1780–1783 et 1794), avec la collaboration de Gabriel Delagrange sans doute

temps nouveaux, sorte de château à cour d'honneur, de 1714 à 1724 environ à Montriond.

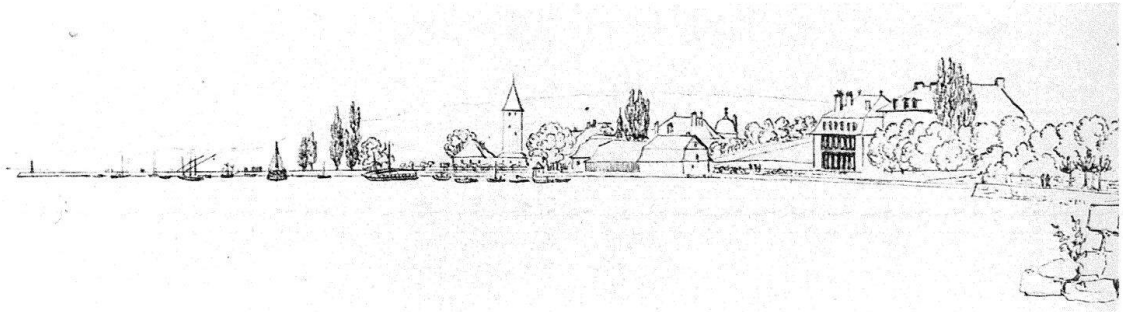
Ce n'est pas ici le lieu de définir les fonctions précises des *maisons de campagne* lausannoises – nous nous y attellerons une autre fois – mais nous voudrions faire ressortir l'intérêt qu'elles présentent, et par conséquent, l'intérêt que présente aussi le volume IV des *Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud,* qui leur est en grande partie consacré.

Comme souvent ailleurs, mais plus manifestement peut-être ici, il y eut au XVIIIe siècle une poussée de la ville hors des murs, un appel à la vie de la nature. «Après avoir vécu en ville un certain temps, on désire la solitude, la tranquillité, et le repos des yeux et des oreilles devient un besoin réel», disait alors Mme de Corcelles, qui ajoutait, n'étant pas dupe de cet élan vers la campagne: «mais aussi je frémirais d'y passer les douze mois»[3]. La société de Lausanne, intellectuelle ou mondaine, avait besoin, bien que la ville fût exiguë et restée quelque peu campagnarde, d'un contrepoids, de s'occuper sinon de la grande politique – puisqu'elle était tenue par les Bernois – ou d'affaires, ce qui n'était pas bien vu dans un tel milieu, du moins de domaines: pour certains, ce fut par amusement ou tradition, mais d'autres s'y attachèrent d'une manière plus scientifique.

Si l'on y regarde de plus près, mais il s'agit d'un travail long et délicat, qu'on ne peut qu'effleurer ici, on voit que ce ne sont pas les anciennes grandes familles de l'aristocratie – les Saussure, les Polier, les Seigneux, etc. – qui s'établissent dans le territoire lémanique de Lausanne: installées dans leurs beaux immeubles urbains qui, à la rue de Bourg, à Saint-François et au Chêne surtout, deviennent par la suppression ou l'abaissement des murs d'enceinte des sortes de maisons de plaisance, avec leur immense vue et leurs jardins en terrasses, elles ont de plus déjà leurs pied-à-terre dans les villages même depuis longtemps: propriétaires de seigneuries à elles réservées jusqu'au milieu du

... ou se regroupent dans les environs du village d'Ouchy, notamment

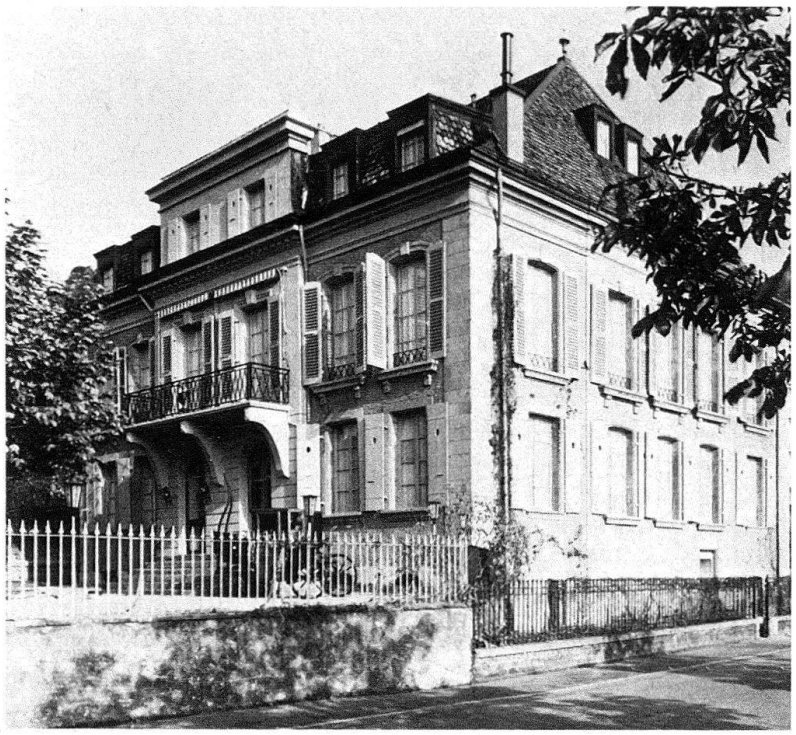
L'Elysée (1780–1783), sous la direction d'Abraham Fraisse



Ouchy, du sud-est, selon un dessin de Jean Dubois, vers 1830 (Coll. Paul Chaix)

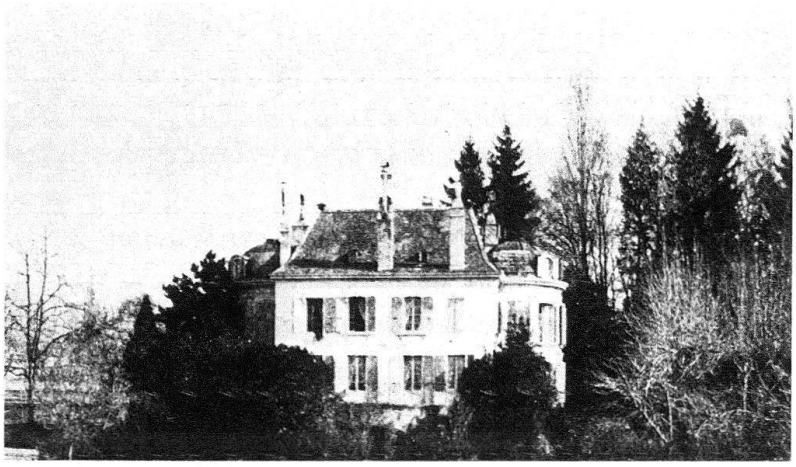
XVIIIe siècle, elles y possèdent des châteaux plus ou moins anciens et plus ou moins lointains, et elles en prennent souvent leurs noms usuels, qui supplantent les noms de famille: Bercher (Saussure), Bochat (Loys), Bottens et Corcelles (Polier), etc. C'est là qu'elles passent l'été et de là qu'elles tirent de nombreuses ressources: leur lit campagnard est fait depuis longtemps.

Il y a pourtant quelques exceptions presque toutes antérieures au dernier quart du siècle: des Crousaz construisent Montriond (vers 1714–1724) et Prélaz (vers 1754), des Loys, le château de Vidy (1771–1776) et le Servan (1777), des Vullyamoz, Bellevue (1762–1763) et surtout les Constant élèvent Bois-de-Vaux (1769–1771), la Chablière (milieu du XVIIIe siècle), Beau-Soleil (1774?), et le Désert (vers 1771/1782): ce sont des édifices importants pour la plupart, comme le sont aussi les nouveaux bâtiments dus aux nobles «étrangers». Ces derniers se regroupent au nord-est, dans des régions encore peu occupées: Meyn au Pavement (vers 1771–1773) et à Vennes (1779–1780), le baron de Rottembourg au Champ-de-l'Air (1784–1787), le baron d'Huc à Béthusy (1774–1775); ils s'installent plus rarement ailleurs: les Forestier d'Orges, seigneurs de Waalwyck, à Beauregard (1787–1788); le bailli Berseth à Beaulieu I (1763–1766).



La Révolution et ses séquelles ne font finalement qu'accélérer le mouvement, qui révèle alors le talent des architectes Perregaux spécialement

La maison Panchaud à Ouchy (1802–1803), par Alexandre Perregaux



Souvenir (1801–1802), par Alexandre Perregaux. Actuellement démoli

Encore peut-on remarquer, comme le fait Samuel de Werdt de Toffen, que cette «société de Bourg», celle de «l'ancienne noblesse», «n'était pas riche, mais... compensait par la politesse et par les sentiments ce qui lui manque du côté de la fortune»[4]. Ayant échoué à créer un patriciat en 1667, par la volonté de Berne, elle lâche le pouvoir peu à peu, comme le constate, par des faits précis, Gibbon en 1763 déjà: «La bourgeoisie... est ici plus nombreuse, plus unie et plus entendue que ce fantôme qu'ils appellent la noblesse»[5].

Le développement architectural le montre bien: un bon lot des constructions représentatives que nous connaissons sont le fait de notables ou de nobles agrégés de fraîche date à la bourgeoisie. Il y a parmi eux aussi bien des officiers de LL. EE. ou du service étranger que des magistrats de la ville: les justiciers Isaac Viret (Montfleuri, 1783), Gabriel Forneret (Boston, 1778 et 1794) et le major Henri de Mollins de Montagny

(l'Elysée, 1780–1783); quelques membres des professions libérales et académiques: le professeur François-Louis de Bons (Valency, 1780–1783), et les pasteurs Gabriel Mingard (Beaulieu II, 1774–1776) et Antoine Bugnion (Montchoisi, 1778–1779), le chirurgien Etienne Mathieu (La Solitude, 1778–1779), et le médecin Porta (Primerose, 1763–1765).

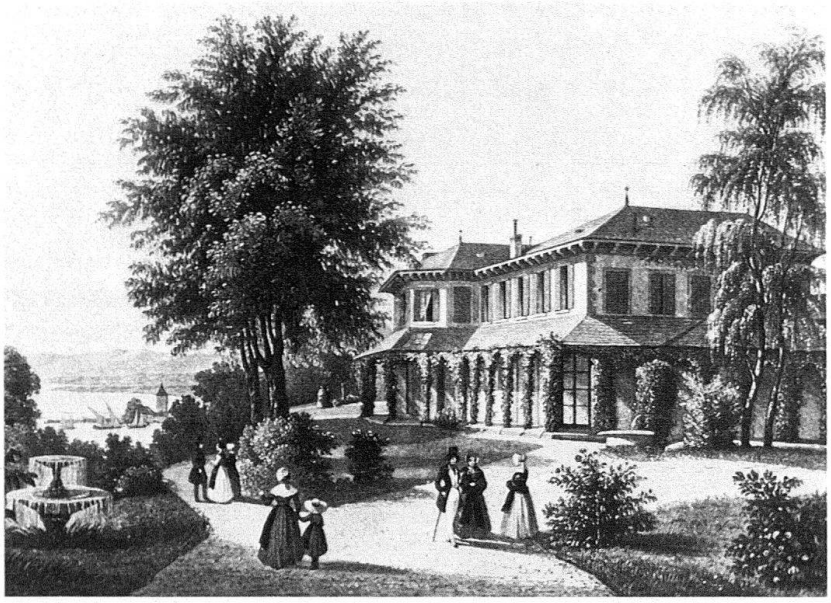
Mais au fur et à mesure que l'on approche de la fin du siècle – surtout dans le dernier quart – la place qu'occupent les notables d'affaires devient prépondérante, et ils se regroupent sur les bords du lac, dans les environs d'Ouchy, comme Jean-Maurice Boutan (Fantaisie II, 1792–1793), Gabriel Boulanger (Montolivet, 1796), Philippe-Louis Will (Ouchy, 1792–1795), Jacques-David Olive (La Villa, 1784–1786), Jean-François Francillon (Bellerive I, 1787), la veuve de Bernard Stoupan (Benvenue, 1776). On commence aussi à les rencontrer aux portes de la ville, ce qui n'est possible que parce que Lausanne n'a pas reçu de fortifications à la Vauban et vit en osmose avec ses amples faubourgs et sa proche campagne: ces nouvelles constructions, bénéficiant de tous les avantages de la ville, comme le Valentin de Samuel Hollard (1793), Beau-Séjour de Christian Dapples (1791 sq.) et Villamont d'Alexandre Perregaux (1791–1793), sont au fond des maisons de campagne urbaines.

Cette tendance ne fait que croître après la Révolution de 1798 qui chasse les Bernois et durant tout l'Empire. La nouvelle classe, qui est l'auteur de la révolution et à qui elle profite, continue à construire intensément malgré les troubles de l'époque[6].

Ouchy et ses alentours s'étoffent de résidences neuves qui ne sont pas toutes des «campagnes»: leurs constructeurs sont Charles-Isaac-Henry Panchaud (Ouchy, 1802–1803), Pierre-François Francillon, commissaire des Guerres (Souvenir, 1801–1802), Jean-Jacques Moulin (La Gottrausaz, 1803), Timothée Marindin, professeur (Champ-d'Asile, 1810 sq.), et plus tard William Haldimand (Le Denantou, 1818 sq.). L'encerclement de la ville se poursuit avec Jean-Siméon Descombes (La Rosière, vers 1810–1813; puis le Pavillon, vers 1820) et Michel Hollard (Mon-Repos II, 1803–1804). Seuls parmi les anciens aristocrates, si l'on peut les y compter, les Langallerie et les Cerjat se lancent dans d'importants travaux (Le Jardin, 1808, Bellerive II, 1812–1813, et Rovéréaz, 1810–1818).

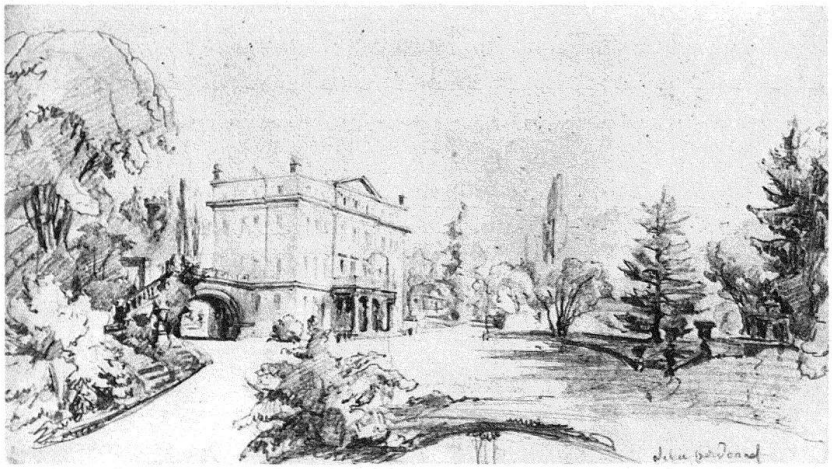
Malgré les aléas de la Restauration, la campagne lausannoise se «démocratise», si l'on peut dire, de plus en plus, avec l'apparition des villas modernes qui constituent autant des éléments de la «ville verte» que de la campagne, et qui se répandent de manière la plus dense à Mornex, à Montriond, à Cour et sur les routes d'Yverdon et de Vevey: c'est l'œuvre par excellence de la nouvelle bourgeoisie, empruntant au néo-classicisme le meilleur de sa représentativité. Il ne se crée alors en revanche que quelques épigones dispersés des grandes campagnes à édifices multiples du XVIIIe, dont Mon-Repos III, de Vincent Perdonnet, dès 1819, constitue un sommet inégalable. Ce développement de l'architecture néo-classique est un chapitre encore très mal connu – et peut-être le plus mal conservé – de l'architecture lausannoise et même vaudoise.

Ces villas forment, avec les classiques campagnes du XVIIIe siècle et de rares vestiges antérieurs, les septante à quatre-vingts édifices d'une importance certaine que nous



Ce mouvement se poursuit à la Restauration avec la construction de quelques maisons de campagne traditionnelles...

Le Denantou (1818–1820), par Henri Perregaux, selon une gravure de Martens (Musée du Vieux-Lausanne)



Mon-Repos (dès 1819), sur des plans étrangers et sous la direction d'Henri Perregaux, selon un dessin de François Bonnet (Musée d'Art et d'Histoire, Fribourg)

étudions dans le volume IV des *Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud,* autant qu'il est possible de le faire dans l'état de nos connaissances.

L'architecture des maisons de la campagne, mieux encore que celle de la ville – où survivent beaucoup d'anciens bâtiments – apparaît donc comme un vrai reflet, un témoignage matériel de l'évolution de la société lausannoise, montrant la succession des classes qui tiennent et prennent le pouvoir, permettant d'évaluer leurs moyens financiers et culturels, leurs ambitions, et finalement leur grandeur comme leurs limites.

Elle révèle aussi, par un biais ou par un autre, les influences étrangères, celle de la France, de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il n'y a là rien d'extraordinaire, surtout pour une ville comme Lausanne, où les représentants de ces pays séjournent volontiers et parfois s'installent à demeure. Les constructeurs – pour ne parler que d'eux – peuvent être des «étrangers» eux-mêmes (Meyn, d'Huc, de Rottembourg, Berseth, Fries), s'être mariés à l'étranger (Mingard) ou y avoir vécu longtemps soit dans les carrières religieuses ou militaires soit dans les affaires (Mollins, Forestier et Constant en

...et surtout par la construction de nombreuses «villas», très mal conservées, notamment entre la gare et la ville

Sainte-Luce (1829–1831), par Henri Perregaux, en 1931, avant sa démolition

Hollande; Perdonnet en France; Bugnion, Bons, Haldimand et Cerjat en Angleterre, etc.).

Il en va de même comme nous le rappelons dans les conclusions du volume IV, de leurs architectes, qui d'ailleurs, à eux seuls, donnent à Lausanne une place dans l'histoire de l'art suisse.

Il nous a paru souhaitable de ne pas quitter Lausanne, dans la collection fondamentale des *Monuments d'Art et d'Histoire* et pour la période antérieure à 1870/1880, sans essayer d'esquisser un *survol de l'histoire de son architecture et de ses arts*, plus riches qu'on pourrait le croire, qui fait l'objet de la dernière partie de ce volume IV et en occupe presque le quart, ni sans donner *les compléments et les corrections* indispensables aux volumes parus.

Ceux-ci sont donc au nombre de quatre, qui s'efforcent de faire revivre tant bien que mal, au gré de la conservation des monuments et des documents, cette ancienne ville épiscopale, devenue «capitale» de fait de la Suisse romande «profonde», par sa situation géographique autant que par ses institutions. Son patrimoine, assez étoffé au

La campagne environnant la ville est peu à peu envahie par les quartiers résidentiels, etc., sauf quelques îlots

Vue d'avion avant 1920 de la situation aux alentours de Bellevue, de Mon-Repos, de l'Avant-Poste

fond, mais étouffé par les incongruités du passé récent et par l'oubli, méritait bien, à notre avis, cette «reconnaissance», mais c'est en définitive au lecteur, plus détaché, à en juger.

Notes

[1] Sur l'extension de la ville aux dépens de la campagne et des «campagnes», voir JEAN-DANIEL RICKLI, «Lausanne, deux siècles de devenir urbain», tiré à part de la revue *Habitation*, 1978.

[2] Après la rédaction de cet article a été distribuée la thèse d'ANNE RADEFF, *Lausanne et ses campagnes au XVIIe siècle*, Lausanne 1980, qui donne une vue essentielle de la répartition de la propriété foncière alors et de ses rapports avec le pouvoir.

[3] Cité dans WILLIAM DE CHARRIÈRE DE SÉVERY, *La vie de société dans le Pays de Vaud à la fin du XVIIIe siècle*, I, Lausanne 1911, p. 185.

[4] Cité *ibidem*, p. 209.

[5] GEORGES BONNARD, *Le Journal de Gibbon à Lausanne, 1763–1764*, Lausanne 1945, p. 34.

[6] Une bonne idée de cette époque charnière se dessinait à travers l'exposition *Benjamin Constant (1767–1830) et Lausanne*, Musée du Vieux-Lausanne, 1980, avec catalogue.